NEXT 14_NOVEMBER 09

Matthias Bruggmann, _MG_1336, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

SOMMAIRE

Matthias Bruggmann, _MG_0083, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

Matthias Bruggmann, _MG_0621, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

RUBRIQUES DE NEXT

NEAR	P11
INTERVIEWS	P23
EVENEMENTS / EVENTS	P57
EXPOSITIONS / EXHIBITIONS	P81
FESTIVALS	P143
PUBLICATIONS	P151
PRIX / AWARDS	P154

NB : pour accéder à une rubrique, cliquez sur l'intitulé ou la page

EDITO DE NEXT – UN MOIS DE NOVEMBRE GENEREUX

Dans ce numéro de NEXT, nous vous proposons une interview exclusive de Urs Stahel, Directeur du Fotomuseum Winterthur, et des entretiens avec les photographes Matthieu Gafsou et Matthias Bruggmann.

Ce mois, les occasions de voir de nouvelles photographies sont nombreuses ; outre les multiples expositions organisées en Suisse, un séjour dans la capitale française vous permettra de découvrir les images du monde à la biennale Photo Quai et l'actualité des galeries au Salon Paris Photo : pays arabes et Iran sont à l'honneur.

Excellente lecture !

Ont contribué à ce numéro : Emmanuelle Bayart, Elisa Larvego et Danaé Panchaud, photographes de NEAR
Maquette : Ilaria Albisetti, www.latitude66.net ; Rédaction : Nassim Daghighian, présidente de NEAR

Pour recevoir NEXT ou pour nous informer de vos activités, prière de nous contacter par e-mail : next@near.li

Matthias Bruggmann, _MG_0439, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

PORTFOLIO

Matthias Bruggmann. Somalie, 2006-2009

Les seigneurs de la guerre règnent sur Modadiscio

De notre envoyé spécial à Mogadiscio Matthias Bruggmann – Paris Match, 9 juin 2009

Ils sont en sandales ou en rangers, en uniforme ou en pagne. Leur mitrailleuse a connu des jours meilleurs mais leurs munitions sont neuves et mortelles. Sans réelle stratégie apparente, les hommes du gouvernement somalien tentent de défendre les derniers pâtés de maison qu'ils contrôlent encore. Depuis début mai, Mogadiscio s'enfonce dans la violence. Les combats ont fait des centaines de morts et des dizaines de milliers de déplacés. Les insurgés fondamentalistes mènent une offensive sans précédent contre le gouvernement du président cheikh Sharif Cheikh Ahmed. Reconnu par l'Onu et protégé par les troupes de l'Union africaine, il n'a de fait aucun pouvoir sur son propre territoire, et reste retranché dans le palais présidentiel. Face à lui, une étrange insurrection constituée de groupes islamistes, de chefs de guerre et d'opportunistes, unis par quelques revendications communes : l'application stricte de la charia, la loi islamique, et le départ des troupes étrangères. Mogadiscio est chaos debout.

" La démocratie, c'est quand un homme peut forniquer dans la rue. Il peut se balader nu et forniquer avec d'autres hommes. " Ahmed est sûr de son fait. Avant, dans une autre vie, ce père de famille était enseignant dans une madrasa, une école coranique. Puis il a rejoint Al-Chabab, mouvement islamiste radical somalien, placé par les Etats-Unis dans la liste des groupes soutenant le terrorisme. Aujourd'hui, les combattants fondamentalistes contrôlent presque tout Mogadiscio, après trois semaines d'offensive sans précédent contre le gouvernement. A 34 ans, Ahmed se retrouve émir et commande à une dizaine d'hommes.

Il défend le marché de Bakara, le poumon économique de Mogadiscio. Entre deux gorgées de café très sucré, il m'explique pourquoi il se bat " contre la démocratie " : " Un gouvernement qui confisque les maisons, qui peut arrêter qui il veut, faire ce qu'il veut. C'est ça que ça veut dire, la démocratie. L'islam l'interdit. C'est tout ce qu'on déteste. " A Mogadiscio, la démocratie est un très lointain concept. La paix aussi, après vingt ans de dictature, presque autant de guerre civile, puis, en 2006, l'invasion de l'armée éthiopienne. Depuis début mai, la population civile est prise au piège des combats qui opposent les forces du gouvernement de transition, soutenues par la Mission de l'Union africaine en Somalie (Amisom), aux insurgés de deux groupes fondamentalistes, Al-Chabab Al-Mujahideen (Les jeunes prêts à se sacrifier) et Hizbul Islam (Parti islamique).

Les réfugiés mangent des herbes cueillies dans la brousse

Pour échapper aux bombes, aux tirs de mortier et aux balles perdues, les habitants de Mogadiscio fuient : le Haut-Commissariat des Nations unies aux réfugiés (HCR) compte plusieurs centaines de milliers de déplacés, dont 67 000 durant les dernières semaines. Les réfugiés s'installent en périphérie de la ville, dans des campements. Le plus grand, à une vingtaine de kilomètres de Mogadiscio, près de la bourgade d'Afgooye, est tenu par trois femmes : Hawa Abdi, médecin formée par les Soviétiques, et ses deux filles, Deqo et Amina. Depuis la reprise des combats, le camp a vu débarquer 15 000 nouveaux arrivants, surtout des femmes et des enfants. Les conditions de vie sont plus que précaires sous les abris de bâche, mais la zone est relativement sûre. Sauf pour les Occidentaux : c'est après avoir visité le camp qu'une journaliste canadienne, Amanda Lindhout, et un photographe australien, Nigel Brennan, ont été enlevés en août dernier. Ils sont toujours retenus prisonniers.

Le camp reçoit 500 patients par jour, en majorité des enfants dénutris, malades, mourants. Dès l'aube, une longue file d'attente serpente devant la clinique. Pendant que Deqo ausculte un bébé, un vieil homme armé d'une kalachnikov garde la porte, pour repousser les parents désespérés qui voudraient passer de force. Ici on manque de tout : de lits pour soigner les malades, de matelas, d'eau, de médicaments. Le Programme alimentaire mondial a six semaines de retard sur ses livraisons. Les réfugiés mangent des herbes cueillies dans la brousse, au risque de s'empoisonner.

A Mogadiscio, seuls quelques pâtés de maison échappent encore aux insurgés, notamment la Villa Somalia, le palais présidentiel, en haut de la ville. Le gouvernement s'y est retranché, sous la garde rapprochée du contingent ougandais de l'Union africaine. Des obus de mortier tombent alentour par salves irrégulières. Les rebelles sont à quelques centaines de mètres. Il y a deux ans à peine, le président cheikh Sharif Cheikh Ahmed et cheikh Hassan Dahir Aweys, l'un des chefs des combattants islamistes, étaient alliés. Les voilà aujourd'hui ennemis. Omar Abdirachid Ali Charmake, le Premier ministre, n'a pas de mots assez durs contre les insurgés : " Des tenants d'un système colonial qui, au nom de l'islam, viennent des Etats-Unis, d'Asie, et veulent avoir leur mot à dire ici. " Le président cheikh Sharif va plus loin : il agite carrément l'épouvantail Al-Qaida.

Dans les rues de Mogadiscio, derrière les façades criblées de balles, la réalité est évidemment plus complexe. Le mouvement est scindé en une multitude de petites unités indépendantes, certaines plus radicales que d'autres, dont la somme contrôle la ville. Une armée de petits chefs islamistes aux motivations très diverses, du fondamentalisme au banditisme à peine teinté d'idéologie en passant par le désir de revanche contre le président Sharif. Dans un tel flou, difficile d'identifier et de rencontrer des dirigeants. J'y parviens après de longues négociations, et sous conditions : un lieu neutre, pas d'interprète, pas de photos.

Tout ne va pas mal à Mogadiscio

Ils se font appeler cheikh Abukar Abu Saïd et cheikh Abu Hamza. L'un a une vingtaine d'années, de grosses lunettes et une casquette de base-ball vissée sur la tête. L'autre, plus sec et moins loquace, garde le visage masqué. " Cheikh Sharif proclame qu'il est le président, mais il contrôle deux kilomètres carrés. Et encore, grâce à une armée étrangère ! C'est un homme malade, un pion des Occidentaux. " Eux se revendiquent " nationalistes et islamistes " : " Comme 100 % des Somaliens sont musulmans, nous voulons qu'ils vivent sous la charia, la vraie, pas celle que Sharif fait semblant de mettre en place. " Cheikh Abukar Abu Saïd et cheikh Abu Hamza n'aiment pas les étrangers, même s'ils font une exception pour les Frères musulmans qui se battent à leurs côtés, à condition qu'ils rentrent chez eux une fois les combats terminés. " Nous n'avons rien contre l'Occident en général, ni contre un pays en particulier. Mais ceux qui soutiennent nos ennemis deviennent nos ennemis. "

Tout ne va pas mal à Mogadiscio. Le business marche. Certes, les dépenses de sécurité (l'entretien d'une milice privée et son approvisionnement en armes, nourriture et qat, cet euphorisant similaire à la coca, importé d'Ethiopie et du Kenya par petits avions) représentent la moitié des frais de toute entreprise. Mais c'est peu cher payé dans un pays où il n'y pas d'Etat, donc pas d'impôts, ni de régulation, ni de contrôles. De là à conclure que les milieux d'affaires financeraient le chaos... Les chaussées défoncées sont colmatées avec du sable, faute de bitume, mais le marché des télécoms est florissant. La téléphonie mobile est indispensable pour rester en contact avec les membres de la diaspora.

Survivre dans le jeu politique somalien demande une certaine souplesse intellectuelle et idéologique. Siad Yussuf Inda'ade en est un exemple. D'abord, la question rituelle : " Tu es musulman ? ". Ma réponse négative ne suscite qu'un haussement d'épaules. Cet influent seigneur de guerre a été ministre de la Défense sous les Tribunaux islamiques, puis s'est battu du côté des insurgés. " C'est moi qui ai créé les Chabab, dit-il. Dans les années 90, on se battait à la frontière éthiopienne, notre groupe s'appelait Al-Ittihad. Une partie d'entre nous a renoncé à la lutte armée et s'est lancée dans les affaires. Une autre a voulu continuer. C'est devenu Al-Chabab. " Siad Yussuf Inda'ade vient de se rallier au gouvernement de transition et de rompre avec les insurgés. " Je me suis rendu compte que certains avaient un objectif secret ", explique-t-il. Il veut parler d'Al-Qaida, bien sûr. Les soupçons de liens avec l'organisation terroriste remontent bien avant la création d'Al-Chabab : Al-Ittihad, le groupe dont Siad Yussuf faisait partie, a été accusé d'avoir apporté une aide logistique aux attentats perpétrés par Al-Qaida à Nairobi en 1998 et à Mombassa en 2002. Mais ça, Siad Yussuf oublie de le dire... A l'extérieur, un de ses gardes du corps plaisante : " Si la situation politique reste aussi mauvaise, je pars d'ici et je deviens pirate. "

Source : http://www.parismatch.com/Actu-Match/Monde/Actu/Les-Saigneurs-de-la-guerre-regnent-sur-Mogadiscio-103061/

Matthias Bruggmann

Artiste-photoreporter, Matthias Bruggmann diffuse aussi bien ses images dans la presse qu'il les destine aux musées ou aux galeries. Il est diplômé de la Formation Supérieure en Photographie de l'Ecole supérieure d'arts appliqués de Vevey. En novembre, son travail est exposé à la Galerie Polaris, Paris (voir P131), et lors du Salon Paris Photo. Matthias Bruggmann est membre de NEAR. Voir l'entretien P42 et l'ensemble de ses images : flick

Vidéo Matthias Bruggmann (avec Daphné Mongibeaux) :
http://www.parismatch.com/Actu-Match/Monde/Video/Mogadiscio-dans-l-oeil-de-Matthias-Bruggmann-103084/

Emission de la TSR, Tard pour Bar, Débat : L'art de la guerre, 22 octobre, avec : Martial Leiter, dessinateur ; Laure Lugon Zugravu, reporter ; Patrick Chappatte, dessinateur de presse ; Jean Kaempfer, professeur de littérature à l'UNIL et Matthias Bruggmann, photographe : www.tsr.ch

Matthias Bruggmann. Somalie, 2006-2009

_MG_1336 (2009)

Début 2009, Sharif Sheikh Ahmed est élu à la présidence du Gouvernement Fédéral de transition. Cet Islamiste modéré, ancien dirigeant politique de l'Union des Tribunaux Islamistes y remplace Abdullahi Yussuf, dont la présence à Mogadiscio avait été rendue possible par une invasion Ethiopienne fin 2006. L'objectif militaire de cette invasion était de renverser l'Union des Tribunaux Islamistes, et elle avait donc forcé Sharif à l'exil. L'espoir était qu'il arriverait à rallier derrière lui l'opposition, galvanisée et radicalisée par deux ans de combats contre l'ennemi héréditaire Ethiopien. L'armée Ethiopienne s'est retirée, et l'opposition, qui contrôle la quasi-totalité de la ville et la majeure partie du sud du pays, a lancé une offensive de grande ampleur. Le gouvernement n'a dû son salut qu'à la présence de plus de 8'000 soldats Ougandais et Burundais. Une contre-offensive a suivi – les soldats gouvernementaux sur cette image se battent à quelques centaines de mètres du palais présidentiel.

_MG_0083 (2009)

L'aéroport de Bosaaso fait partie des projets de construction du gouvernement de la république autonome du Puntland. Le budget 2008 était de 20 millions de dollars. Les revenus de la piraterie dans la province, 80 millions. L'une des principales dépenses des pirates est le Khat, qui arrive tous les jours par des petits avions, depuis l'Ethiopie et le Yemen. Le Kenya, également producteur, alimente surtout le sud du pays. Le trafic de cet arbuste, qui se consomme vert, représente une source de revenus importante pour les paysans des pays voisins - selon certaines estimations, 800 millions de dollars par an, l'équivalent de la somme envoyée au pays par la diaspora Somalienne, dont 250 millions partiraient au Kenya. Le président Faroole, homme d'affaires expatrié en Australie dont le fils contrôle le principal média anglophone de la province a été élu après une lutte contre le Général Ilkajir et le président sortant Adde Muse - les trois s'accusant mutuellement de collusion avec les pirates. Une fois l'élection gagnée, Faroole a nommé Ilkajir Ministre de l'Intérieur. Adde Muuse, qui était gérant d'une station service avant son élection, est actuellement ministre des hydrocarbures.

_MG_0621 (2006)

Le 26, puis le 28 Juin 2006, un ballet étrange prend place sur l'aéroport de Mogadiscio. Pour la première fois depuis une décennie, un avion, puis deux - des Ilyushin 76, capables de transporter 40 tonnes dans un rayon d'environ 5'000 km - aux couleurs Kazakh atterrit à Mogadiscio. Les miliciens des tribunaux Islamistes bloquent les alentours, et une intense spéculation débute pour connaître la source et le chargement de l'appareil. Les tribunaux convoquent une conférence de presse, où Moktahr Robow et Mohammed Siad Inda'ade, respectivement actuel porte-parole d'Al Shabaab, la branche ultra radicale des tribunaux, et le responsable de la sécurité des tribunaux, suspecté depuis d'être responsable du maintien en captivité de deux "médecins du monde" et de plusieurs journalistes occidentaux, vont nier toute implication de l'Erythrée, soupçonnée de violer l'embargo sur les armes pour attiser les tensions entre les tribunaux et l'Ethiopie - Inda'ade nie même connaître le contenu de l'avion. Une autre piste sur le moment est une source Libyenne - une délégation de Khadaffi est justement en ville. Un rapport du conseil de sécurité de l'ONU daté de mi-novembre 2006 accuse l'Erythrée, pendant qu'un livre du journaliste Douglas Farah, spécialiste du trafic d'armes, pointe vers Viktor Anatolyevich Bout, un Tadjik, trafiquants d'armes et spécialiste du transport de poulets surgelés, ancien major du KGB, qui a notamment travaillé pour les talibans, Abu Sayyaf, le Hezbollah, l'ONU et, en Irak, pour Fedex et des sous-traitants du Pentagone...

_MG_0439 (2006)

La Somalie, seul pays au monde sans gouvernement, était également le seul pays d'Afrique sans usine Coca-Cola. Une usine a été ouverte, sous licence, début 2004, avec plus de 400 actionnaires, pour impliquer les différents clans et ainsi minimiser les risques d'attaques. L'arrivée des Tribunaux Islamistes a permis, en supprimant le rançonnage des cargaisons, de diviser par deux les coûts d'exploitation, et laissait ainsi présager une expansion de la distribution. L'usine fournissait en contrepartie des boissons fraîches pour les réunions des Tribunaux - un frigidaire Coca-Cola ornait ainsi l'entrée de leur quartier général. En Avril 2007, l'usine a été bombardée au mortier puis pillée par des hommes portant des uniformes éthiopiens, l'armée d'occupation financée par le gouvernement Américain. L'un des deux fondateurs est revenu à Mogadiscio en 2009 comme conseiller de haut niveau après de Sheikh Sharif, le président islamiste modéré.

_MG_2532 (2006)

L'arc de triomphe a été érigé en 1928, en l'honneur de la visite de Victor-Emmanuel de Savoie. Huit ans plus tard, le roi d'Italie sera proclamé Empereur d'Ethiopie dans une Addis-Abeba récemment conquise par les troupes de Mussolini – l'Ethiopie, la Somalie et l'Erythrée deviendront peu après l'Afrique Occidentale Italienne. L'arc, dans le seul quartier contrôlé par le gouvernement de transition d'Abdullahi Yussuf, a été rénové en 2008 par la compagnie de téléphone Hormuud, qui a en a profité pour transformer l'inscription au sommet en publicité.

_MG_0447 (2008)

Les combats consécutifs à l'arrivée de l'armée Ethiopienne, fin 2006, ont généré un exode aux proportions dramatiques. Les civils, pris entre les forces du Gouvernement de Transition, reconnu et soutenu par la communauté internationale, et l'armée Ethiopienne, d'une part, et l'opposition islamiste, de l'autre, fuient les combats, les pillages et les viols en ville, et se réfugient sur les bords des routes quand ils n'arrivent pas à fuir le pays. La principale concentration est sur la route entre Mogadiscio et Afgoyye. Des abris de fortune s'étendent sur trente kilomètres. Les agences humanitaires, qui ne peuvent plus envoyer d'expatriés parce que la situation sécuritaire s'est trop détériorée, estiment leur nombre à plus d'un demi million. A la sortie de la ville, des minibus où des hommes, revenus essayer de trouver une source de revenus pour leurs familles, s'entassent, le maire a installé un barrage, où ses hommes font payer aux taxis un impôt. Les miliciens m'ont expliqué qu'il ne s'agit pas ici de racket : on leur délivre un reçu.

_MG_2603 (2007)

Le marché de Bakara, poumon économique de Mogadiscio, est l'épicentre des combats entre le gouvernement de transition, reconnu par la communauté internationale et soutenu par l'armée Ethiopienne (qui y a une force de l'ordre d'une division) ainsi qu'un contingent de militaires de l'Union Africaine. Le marché est tenu par des commerçants Hawiye, un clan opposé à celui du président. Les combattants appliquent des tactiques de guérilla importées d'Irak, notamment l'utilisation de bombes improvisées télécommandées par des téléphones portables. Puisque les déchets sur le bord des routes rend difficile le repérage des bombes, le gouvernement engage des civils, en grande majorité des femmes, pour faire le ménage... Pendant ce temps, un officiel, qui tient un élément d'un engin explosif, fait une tournée d'inspection.

_MG_2807 (2006)

La jonction d'Al Rancun était, à l'époque de la présence Italienne, la ligne de démarcation de la zone interdite aux noirs. Elle demeure un enjeu stratégique et symbolique important, et est donc gardée par des miliciens des Tribunaux, qui fouillent des voitures et règlent la circulation tout en chiquant du Khat. Ce quartier deviendra après l'invasion Ethiopienne le bastion du Gouvernement Fédéral de Transition, opposé aux Islamistes.

_MG_0590 (2006)

Abu Qutaybah est l'un des subalternes d'Adan Ashi "Eyrow", et supervise l'entraînement des Shabbab, les "jeunes", le surnom de la branche armée, et la plus radicale, des Tribunaux Islamistes. Certains des miliciens sont des enfants, et n'ont donc connu que la guerre civile. Qutaybah, qui partage son surnom avec un garde du corps d'Oussama Bin Laden, Abu Qutaybah Al Suri (le Syrien), mais également Ibn Qutaybah, un intellectuel de l'école de Bagdhad au 9ème siècle, exégète coranique et défenseur de l'orthodoxie sunnite, historien et poète, est un ancien homme d'affaire qui fait partie d'une frange extrêmement radicalisée des Somalis, entraînée en Afghanistan. Eyrow, le très mystérieux supérieur de Qutaybah, en est peut-être l'élément le plus visible : il est soupçonné du meurtre d'une quinzaine d'étrangers en plus de la destruction du cimetière Italien, sur lequel il a fait construire une mosquée par les jeunes qu'il y entraînait, tout en transformant les caveaux en caches pour les munitions. En partant, notre traducteur m'a dit à l'oreille "Did you see ? He sits like Bin Laden". Peut-être plus encore que les enjeux militaires, la bataille de l'Islam radical se joue sur le terrain de la communication. Abu Qutaybah a, d'après ses proches, été tué dans une frappe aérienne à la frontière Kenyanne en Février 2007. Malgré la mort d'Eyrow, les Shabaab vont forcer le retrait des troupes Ethiopiennes au début 2009.

_MG_1792 (2009)

Un soldat du Gouvernement Fédéral de Transition en mission de nuit. Dès que la nuit tombe, la ville devient totalement sombre, puisqu'il n'y a pas d'éclairage public, et la majorité des combats ont lieu de nuit.

_MG_2550 (2009)

Les attaques suicide sont un nouveau phénomène, et sont un tabou dans la société Somalienne. Il y a un énorme déni autour de ces actes, dont certains ont été perpétrés par des combattants venus de la Diaspora américaine. Le policier, qui montait la garde devant le centre d'entraînement, cible de cette attaque, et qui a abattu cet homme m'a expliqué qu'il n'était pas Somalien, mais Erythréen. Je lui ai demandé comment il avait fait pour s'en rendre compte, alors qu'il mettait en joue le conducteur d'un camion qui fonçait sur lui. Une femme s'est alors approché de moi et m'a dit qu'elle avait vu l'homme avant qu'il se fasse tuer : c'était un blanc. Je lui ai fait remarquer que le corps était noir, elle a répondu qu'il avait brûlé. Un de mes contacts m'a, plus tard, dit qu'il s'agissait de l'un de ses amis d'enfance, radicalisé, et payé pour son acte.

_MG_3190 (2007)

Un avion de transport Russe, qui ravitaille les soldats de l'Union Africaine, survole leur camp. Le contrat de logistique a été donné à une compagnie militaire privée Américaine, Dyncorp, dont des employés ont notamment été impliqués dans du trafic de mineures en Bosnie.

_MG_3002 (2007)

Le marché de Bakara est l'épicentre des combats à Mogadiscio. Des insurgés Islamistes, soutenus par les hommes d'affaires, se battent contre le gouvernement soutenu par les occidentaux, qui veut taxer ceux-ci. Le marché est sous le contrôle du clan des Hawiye. Le gouvernement est présidé par un Darod, le clan adverse. Après un interrogatoire, et une série de tests sommaires, les miliciens du gouvernement de transition relâchent Abdirahin Shegow Abdirahman, qui porte une chemise jaune. Ils gardent Saney Abdi Hasan, 19 ans, torse nu, pendant que l'on m'emmène loin de la scène. Ses mains avaient de la corne, son épaule aussi, et quand on lui a demandé de marcher, il a mis un pied plutôt que l'autre devant.

_MG_2271 (2009)

Hawa Abdi a fondé une clinique à Afgooye, ville actuellement sous le contrôle de l'opposition Islamiste, un peu avant la chute de Siyad Barré. Au début de la guerre, ses employés sont venus se réfugier sur ses terrains. Puis sont venus leurs amis. Puis les amis de leurs amis. Il y a actuellement près de 100'000 réfugiés qui vivent chez elle. Sa clinique, et le centre de traitement soutenu par MSF où elle travaille avec ses deux filles, également médecins, reçoivent 500 patients par jour, pour la plupart des enfants en état de malnutrition. Au début de la guerre civile, la famine a fait 10'000 morts dans son camp. Lors de ma première visite, fin 2007, on achevait d'excaver les tombes pour les remplacer par des tentes. Fin 2009, un médecin d'Afgooye a été assassiné par un milicien islamiste pour avoir violé la Sharia en refusant d'éteindre sa cigarette.

_MG_1215 (2006)

OCHA, l'office de coordinations des affaires humanitaires de l'ONU pour la Somalie estimait en 2005 à 400'000 le nombre de réfugiés internes en Somalie. La situation sanitaire, déjà dramatique pour l'ensemble des 11 millions de Somalis – plus de 20% des enfants meurent avant leur 5ème anniversaire, 10% des femmes meurent en couche – l'est d'autant plus dans les camps, où la polio, la tuberculose et le choléra s'ajoutent aux maladies tropicales comme la malaria. L'on estimait, fin 2007, à environ un million le nombre de réfugiés supplémentaires suite à la chute des Tribunaux Islamistes. 300'000 s'entassent actuellement dans le camp de Dadaab, à la frontière Kenyane.

_MG_1063 (2009)

Un combattant du gouvernement nettoie son pistolet. Derrière lui, une bâche protège la mitrailleuse d'un Technical – un 4x4 Toyota, dont on a retiré le pot d'échappement pour rendre son bruit plus menaçant, et à l'arrière duquel on a monté une mitrailleuse lourde.

_MG_1426 (2006)

Pendant que l'on distribue aux autres invités du Coca-Cola, du Fanta, et du Sprite, un cadre des Tribunaux Islamistes s'éloigne des hauts-parleurs qui jouent un enregistrement du Coran, pendant la cérémonie de création d'un nouveau tribunal à la Villa Somalia, le palais Présidentiel Somalien. L'infrastructure de téléphonie mobile est extrêmement développée en Somalie. Des investisseurs, liés aux banques islamiques qui permettent aux exilés de la diaspora de soutenir leur famille restée au pays se sont d'abord fait une guerre des prix : la téléphonie internationale y est la moins chère d'Afrique. La présidente d'une des compagnies m'a expliqué qu'ils s'étaient ensuite entendus sur les prix, et que la compétition s'était déplacée sur les services – un des objectifs principaux étant la mise en place d'une infrastructure de paiements par téléphones portables.

_MG_2858 (2006)

Mogadiscio était, avant la guerre civile, surnommée la perle blanche de l'océan indien, sobriquet peut-être d'autant plus mérité après le passage de conseillers Russes, qui, gênés par les requins, auraient réglé le problème à la dynamite.
Ce quartier – sur la "Ligne Verte", une des frontières, souvent invisibles, qui divisaient la ville, a été le théâtre d'une intense bataille rangée, entre les partisans de Mohammed Farah Aideed et d'Ali Mahdi Mohamed en 1991, trente mille morts en quatre mois, ses immeubles, avant d'être pillés, détruits à l'arme légère – une véritable dentelle d'impacts de balle. Les quelques squatters qui y habitent vivent cachés, et des enfants jouent à cache-cache dans les décombres. L'un des miliciens qui contrôlait le quartier m'a raconté qu'enfant, lui et ses amis jouaient à courir d'arbre en arbre, pour énerver les tireurs embusqués...

Matthias Bruggmann. Irak, 2003

IMG_5434 (2003)

A un point de contrôle sur l'autoroute 80, un soldat britannique couvre sa position prise sous le feu des mortiers de Fedayin Saddam. Les Britanniques espéraient ne pas rencontrer de résistance dans la plus grande ville Chiite du pays et être accueillis à bras ouverts, mais la prise de contrôle de la ville prendra tout de même plus de deux semaines, et impliquera leur plus importante bataille de tanks depuis la seconde guerre mondiale. Ils seront accueillis par une population ambivalente, qui a en mémoire le soulèvement de 1991. Encouragés par les gouvernements occidentaux, et notamment une radio financée par la CIA, les Chiites s'étaient alors révoltés contre Saddam Hussein au lendemain de la signature de l'armistice. L'accord n'enlevant pas à Saddam ses hélicoptères, il avait retourné ceux-ci contre la population. Les soldats alliés encore en Irak avaient à l'époque reçu l'ordre de ne pas intervenir dans une "affaire de politique interne Irakienne". Le nombre de morts est inconnu, mais certains estimatifs parlent de 100'000 morts pour la seule vile de Bassorah, et de plusieurs centaines de milliers au total.

IMG_5837 (2003)

Pendant que l'armée Américaine a filé vers le nord du pays pour prendre Baghdad, l'armée Britannique a pris le contrôle du Sud. Bien que les analystes aient prévu une résistance relativement limitée, des groupes de Fedayin Saddam ont harcelé les soldats pendant plusieurs semaines. Lors de la prise de la ville, un terre-plein situé devant l'étang de l'université a servi de position aux tireurs la défendant. Les britanniques ont ensuite laissé la population piller, les soldats ayant reçu l'ordre de "laisser la population se défouler". L'université a donc été saccagée et brûlée, et les soldats sont restés inflexibles devant les professeurs, en larmes, les implorant de disperser les pillards.

IMG_4062 (2003)

La route 80 est la route qui relie Koweit City à Bassorah. Elle a été surnommée l'autoroute de la mort après l'anéantissement de l'armée Irakienne en retraite par les armées de l'air coalisées en 1991. Sur la foi de garanties Américaines, Bassorah, en grande majorité Chiite s'est alors soulevée contre Saddam. L'Iran voisin s'est impliqué, et l'armistice conclu avec les occidentaux a omis d'interdire à Saddam l'emploi de certaines armes. Il y a eu des dizaines de milliers de morts dans la répression qui a suivi. Lors de la deuxième guerre, les Alliés ont détruit le système électrique de la ville. Le système d'épuration des eaux, détruit puis reconstruit par Saddam en 1991 a immédiatement arrêté de fonctionner, et la population s'est retrouvée sans eau. Un grand nombre de civils a tenté de fuir la ville, sous les tirs de mortier des combattants irakiens, par la route 80. Ils se sont ensuite retrouvés confrontés à l'absence totale d'infrastructure pour les accueillir, et ont été contraints au retour. Les Britanniques étaient contraints de les fouiller dans les deux sens, afin d'éviter l'entrée ou la sortie d'armes.

IMG_6348 (2003)

Le vendredi suivant la prise de contrôle de Bassorah par l'armée Britannique, des centaines d'hommes se sont retrouvés devant la plus grande mosquée de la ville pour prier en public pour la première fois depuis la première guerre du golfe. La mosquée avait été détruite par les chars de Saddam, et jamais reconstruite. A la fin de la prière, un homme s'est approché de moi : "Merci de nous avoir libérés. Maintenant, quand allez-vous partir ?". Malgré le retrait annoncé par le Président Obama, il reste plus de 100'000 soldats américains en Irak.

Matthias Bruggmann. Haïti, 2004

IMG_01939 (2004)

Au lendemain du départ du Président Aristide, poussé vers la porte par les gouvernements Français et Américains (après avoir été mis en place par les Américains 10 ans plus tôt), des rebelles fidèles à Guy Philippe, le meneur de la rébellion, tentent d'entrer dans le musée des beaux-arts de Port-au-Prince, qui fait face au palais présidentiel.

IMG_00827 (2004)

Lors de la période qui précède la chute du président Aristide, des miliciens proches du gouvernement, les "chimères", venus des bidonvilles de Cité Soleil, le quartier le plus pauvre de Port au Prince, prennent le contrôle des rues. Le système social et politique Haïtien est polarisé dans un système de classes remontant au système colonial français – une minorité de mulâtres francophones et catholiques contrôle une population noire, parlant créole et pratiquant le vaudou. Le parti du président, la Famni Lavalas, est extrêmement populaire dans les classes pauvres de la population. A l'annonce du départ forcé d'Aristide, la population du pays le plus pauvre de l'hémisphère commence à piller la ville. La police, sous-armée, tente de reprendre le contrôle de la situation, le plus souvent dans la confusion la plus complète. Quelques jours plus tard, Gérard Latortue, un expatrié vivant aux États-Unis, sera nommé président. Son gouvernement, soutenu par l'occident, sera la cible d'accusations d'exécutions extra-judiciaires, d'emprisonnements sommaires, et d'exactions diverses, pendant que la violence, et notamment les enlèvements pour rançon, va embraser le pays.

IMG_01562 (2004)

L'année du bicentenaire de l'indépendance d'Haïti, la France et les États-Unis forcent le président Jean-Bertrand Aristide à abdiquer. Il a été démocratiquement élu après avoir été placé au pouvoir par les américains dans les années 90. Les Français et les Américains envoient des troupes officiellement pour empêcher des débordements suite à la prise de la ville par une rebellion, soutenue par des entreprises militaires privées, que mène un ancien officier de police réfugié en République Dominicaine.

NEAR

Matthias Bruggmann, _MG_2532, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

Dayanita Singh, *Sent a Letter* © Steidl, 2008

ACTIVITE DE NEAR CET AUTOMNE

Rencontre exceptionnelle avec l'éditeur Gerhard Steidl

L'association NEAR collabore avec le Musée de l'Elysée, Lausanne, en organisant en novembre une rencontre avec l'éditeur Gerhard Steidl destinée à des artistes/photographes suisses ou basés en Suisse souhaitant lui présenter personnellement un travail récent sous forme de maquette de livre.
Cet événement a lieu dans le cadre de l'exposition *Impressions en continu. Steidl, l'art du livre* au Musée de l'Elysée du 18 novembre au 21 février (voir P90).

Nous avons le plaisir de vous présenter les huit artistes/photographes sélectionnés pour cette rencontre :

- Matthias Bruggmann

- Victor de Castro

- Véronique Hoegger / Carolina Espirito Santo

- Sophie Huguenot

- Murielle Michetti

- Yann Mingard

- Virginie Rebetez

- Herbert Weber

Matthias Bruggmann, _MG_0447, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

Matthias Bruggmann, Somalie, 2006-2009

Images sur : flick

" Un des objectifs de mon travail en photographie est de jouer de l'interstice entre art contemporain et photojournalisme. "
Matthias Bruggmann

Ce projet de maquette est basé sur une interaction particulière avec le spectateur des images de Matthias Bruggmann. Chaque acquéreur de la publication établit non seulement un choix des images à inclure dans l'ouvrage mais effectue aussi une sélection des sujets traités, détermine le nombre de photographies à inclure et le séquençage de celles-ci dans le livre…

INTERVIEW

Matthias Bruggmann, _MG_2603, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

Matthias Bruggmann, _MG_2807, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

Entretien d'Élisa Larvego avec Matthias Bruggmann

Cet entretien a été réalisé le 7 novembre 2008 dans le cadre du travail de recherches d'Élisa Larvego pour son mémoire : *Le conflit représenté, entre actualité et mémoire, image documentaire et fiction. Rencontres avec Matthias Bruggman, Goran Galic et Gian-Reto Gredig*, sous la direction d'Ivonne Manfrini, HEAD – Genève, mai 2009. Texte revu pour NEXT par Emmanuelle Bayart et Danaé Panchaud, toutes deux membres de NEAR.

Matthias Bruggmann (1978, CH) vit et travaille à Lausanne.
Artiste-photoreporter, Matthias Bruggmann diffuse aussi bien ses images dans la presse qu'il les destine aux musées ou aux galeries. Il est diplômé de la Formation Supérieure en Photographie de l'Ecole supérieure d'arts appliqués de Vevey.
Il s'est rendu en Irak en 2003 durant la guerre et à Haïti en février-mars 2004 ; de septembre 2005 à avril 2006, il réalise des images sur le site de Tchernobyl ; durant l'été 2008, il est en Georgie et ces trois dernières années, il s'est rendu plusieurs fois en Somalie.
En 2005, il faisait partie de l'exposition *reGeneration : 50 photographes de demain 2005-2025* au Musée de l'Elysée à Lausanne. En 2007, il a présenté une grande exposition personnelle sur la Somalie au Photoforum PasquArt à Bienne. Il expose à la Galerie Polaris à Paris du 12 novembre au 22 décembre 2009.
Matthias Bruggmann est membre de NEAR. Voir l'ensemble de ses images : flick

Élisa Larvego (1984, FR/CH) vit et travaille à Genève.
Elle est diplômée de la Formation professionnelle de photographie de l'Ecole des arts appliqués de Vevey et de la Haute école d'art et de design de Genève. Élisa Larvego a exposé au Centre de la photographie de Genève et aux Journées photographiques de Bienne. Elle a été lauréate du 3ème prix des Jeunes Talents vfg en 2008 et du 4ème prix en 2007. Grâce à la bourse pour artistes UNESCO-Aschberg, elle a bénéficié d'une résidence de six mois au Centro de la Imagen à Mexico City en 2007. Elle participe à *reGeneration²* au Musée de l'Elysée à Lausanne du 19 juin au 31 octobre 2010.
Élisa Larvego est membre de NEAR. Son travail est consultable sur le site www.near.li

L'article qui suit est un extrait de l'entretien. Pour télécharger le texte sans illustration : pdf

Matthias Bruggmann, _MG_0590, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

Élisa Larvego : Matthias, ton travail photographique est autant diffusé dans la presse que dans le milieu de l'art. Choisis-tu les images que tu montres en fonction de leur diffusion?

Matthias Bruggmann : Je montre les mêmes images aux deux endroits. En Irak, j'avais ciblé la presse, mais j'ai cessé de choisir entre l'un ou l'autre. Je trouve important de pouvoir montrer les mêmes images aux deux endroits, de ne pas avoir deux poids, deux mesures.

EL : Qu'en est-il de la censure? L'as-tu rencontrée dans la presse et l'aurais-tu rencontrée de manière identique dans les musées?

MB : Tu poses une question qui a rapport à l'idéologie. La censure au niveau de la presse n'est pas quelque chose que j'ai connue. Cette idée que la presse censure ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre est fausse.
C'est beaucoup plus terre à terre que ça, il s'agit plutôt de divergence d'intérêts économiques. Un magazine a des intérêts économiques : des petits noirs qui meurent de faim en Afrique, ça ne rapporte pas grand-chose. Donc, on ne le montre pas. C'est très différent que de dire : « Pour des raisons idéologiques, on ne montrera pas. » On n'est plus en Union Soviétique, on n'est plus dans les années 50. La censure n'existe plus réellement de cette manière, du moins du côté de la presse occidentale, tant qu'on reste dans les lignes éditoriales, d'où l'importance de la pluralité et de l'indépendance des sources d'information.
Mais, au final, avec internet, et quitte à ce que le tri entre les faits réels et la fiction soit plus compliqué, l'information finira par sortir. Maintenant, c'est évident que, lorsqu'on travaille dans des dictatures ou dans des pseudo-états, il y a des formes de censure, parfois très violentes, à commencer par l'intimidation...
En pratique, ça donne le côté qui bombarde, qui pille ou qui viole, et qui ne veut surtout pas qu'on montre qu'il n'y a pas que des combattants qui meurent qui explique que « Vous ne pouvez pas aller là, pour votre sécurité ». Si on insiste trop, c'est une explication plus musclée, voire une balle dans la tête (ou, plus soft, et très à la mode actuellement, un enlèvement, qui rapporte des devises et dissuade les curieux). Là, c'est avec le temps, que ça finit par sortir...

Matthias Bruggmann, _IMG_5434, Irak, 2003 (→ infos)

EL : Du fait des intérêts de la guerre, es-tu contrôlé lorsque tu te trouves dans un pays en conflit?

MB : Toujours. Pour commencer, dans un conflit, tu es physiquement d'un côté ou de l'autre. Ensuite, tu es entouré de gens qui ont des intérêts divergents. Donc des intérêts qui les font plutôt désirer te montrer quelque chose ou t'empêcher d'en voir une autre. La censure s'exerce au niveau de l'accessibilité. J'essaie donc de contourner les blocages, mais le contrôle s'exerce à des degrés différents. Le phénomène peut être relativement subtile. Le système des *embeded* pendant le début de la Guerre en Irak, dans lequel on intégrait les journalistes aux troupes, favorisait la familiarité et les liens avec les soldats. Tu intègres quelqu'un pendant 15 jours avec des soldats, il va nécessairement sympathiser avec eux et ce qu'il va dire va être de leur côté.

EL : Comment te prépares-tu avant de partir?

MB : Je lis tout ce que je trouve : anthropologie, histoire, économie, beaucoup sur les expatriés, etc… 90% du travail est ici.

EL : Comment détermines-tu le lieu où tu souhaites te rendre?

MB : En général, j'en entends parler. Ce sont les lieux de l'actualité.

EL : Le fait d'y aller et de témoigner visuellement est-il important pour que cette actualité existe?

MB : Oui, bien sûr.

EL : Mais comment décides-tu de montrer ou de ne pas montrer quelque chose? Te rends-tu compte de l'importance de tes choix sur l'interprétation des faits par le spectateur ou le lecteur de tes images?

MB : J'essaie de raconter une histoire, c'est le côté journalistique. Mon objectif est de faire en sorte que le spectateur soit libre de se faire sa propre opinion. Je ne crois pas en l'objectivité. Je cherche plutôt à ce que le spectateur puisse se faire une opinion qui puisse être contraire à l'a priori de départ. L'histoire avec la Somalie m'a fait conclure qu'une dictature islamiste n'était peut-être pas une mauvaise chose. Ce qui n'est pas particulièrement une idée facile à faire accepter.

Matthias Bruggmann, _IMG_5837, Irak, 2003 (→ infos)

EL : Une fois la destination déterminée, comment procèdes-tu? Tu te formes une opinion au préalable, tu choisis ton camp et tu cherches à pouvoir photographier de ce côté du conflit, ou tu choisis ton camp en étant là-bas?

MB : Tu vas avec qui te donne l'accès. C'est surtout cela.

EL : Comment était-ce en Irak par exemple?

MB : En Irak, c'était particulier. J'ai fait parti du seul groupe de photographes qui n'avaient pas été intégrés aux troupes, mais qui avaient tout de même réussi à entrer en Irak. Avant la guerre, les Américains ont fait ces deux groupes, pour schématiser: d'un côté les journalistes *embeded*, et de l'autre, ce qu'ils ont appelé les unilatéraux. Les *embeded* partaient avec les troupes américaines ou alliées et les unilatéraux n'étaient pas intégrés aux troupes parce qu'il n'y avait pas de place (pour plein de raisons). Ces personnes-là attendaient à Koweit City que les Américains les emmènent ponctuellement au front pour leur montrer ce qui se passait, et les amenaient de nouveau à Koweit City. Donc ils n'allaient pas passer un mois avec les troupes. On a choisi de rester unilatéraux car un des compromis d'être *embeded*, était de ne pas avoir de véhicule. On ne pouvait de toute façon pas décider de ce qu'on voyait. On est parti la veille de l'invasion. On savait que ça allait taper. On a passé les lignes déguisés en soldats et on est allés se placer à la frontière. Lorsque ça a commencé à bombarder, notre journaliste a paniqué. Il a fallu le ramener à Koweit City. Le lendemain matin, on est parti en Irak ; j'ai donc pu voir l'offensive américaine du côté des civiles. J'ai vu vraiment le tout début de la résistance Irakuienne, en juin 2003. C'est là qu'on a su que l'Irak allait devenir une guerre civile. C'était quelque chose qu'on savait ; que tout le monde savait et qui a été très peu dit à ce moment-là. Personne ne voulait prendre le risque de s'engager au cas où ça se retournerait. Au moment de la chute du régime, Saddam a ouvert les prisons. Il y a eu énormément de criminalité et la population s'est mise à piller. Les Anglais avaient reçu l'ordre de laisser faire et c'est ce qu'ils ont fait.

EL : Comment vis-tu le fait de côtoyer la mort et la violence?

MB : Je suis très peu cow-boy. Ce que je fais implique de prendre des risques, mon job c'est de les minimiser.

Matthias Bruggmann, _IMG_4062, Irak, 2003 (→ infos)

EL : Que penses-tu que le témoignage visuel apporte?

MB : Je ne sais pas, une immédiateté. C'est nécessaire.

EL : Etait-il important pour toi d'avoir des contacts avec d'autres?

MB : Oui, autant que possible.

EL : Lorsque tu exposes, quelle importance accordes-tu au texte?

MB : Il y a beaucoup de textes.

EL : Comment parviens-tu à faire ressortir dans tes images les recherches préalables, si capitales pour toi? Penses-tu que tu puisses retranscrire le contenu du texte dans tes images?

MB : C'est très simple, si tu ne fais pas ces recherches, tu ne peux pas prendre les bonnes images. Parce que sinon, tu ne sais pas de quoi tu parles. Ca n'a pas de sens, tu ne vas pas savoir quoi photographier.

EL : Mais pour le spectateur, est-il important aussi, pour comprendre tes images, d'avoir des explications?

MB : Oui, tout à fait. C'est ce qui a été le cas pour mon travail sur la Somalie. Sinon, c'est incompréhensible. C'est une histoire dont on a très peu parlé, entre le départ de l'ONU au millieu des années 90, et la montée de la piraterie maritime, et dont on parle très peu en général. C'est la première crise humanitaire au monde, et elle est totalement absente des médias suisses.

EL : De ce fait, penses-tu que l'espace muséal est mieux adapté à la diffusion de ce sujet que la presse?

MB : Non, je pense que les deux sont complémentaires, seulement ils sont très différents. Il n'y a pas de concurrence entre les deux. Tout dépend de ce que tu cherches. Si tu cherches à diffuser un message au plus large public possible, la presse est beaucoup plus appropriée.

Matthias Bruggmann, _IMG_6348, Irak, 2003 (→ infos)

MB : Maintenant je me trouve dans une situation paradoxale qui est que, mes images sont plus publiées dans la presse en tant qu'images muséales qu'en tant qu'images journalistiques.

EL : Est-ce un type d'images que la presse laisse de côté?

MB : Oui, pour beaucoup de raisons, pour des raisons financières, etc… Je ne te cache pas que ça me pose un problème de vendre mes images à perte (coût de production plus élevé que prix de revient). Autant pour une institution culturelle, ça ne me pose pas de problème, mais pour un organe commercial comme Time Magazine ou autre, je ne trouve pas cela normal. Il faut savoir que, par exemple, le New-York Times n'a pas changé son salaire journalier pour les photographes depuis le milieu des années 80, c'est-à-dire 250$, ajusté à l'inflation actuelle, ça devrait être 400$ par jour. Une journée à Mogadiscio (Somalie), c'est 500$ par jour, entre le chauffeur, les gardes du corps, l'hôtel, la nourriture, l'essence, et cela sans compter les vols.

EL : Et tous les photoreporters procèdent de la même manière?

MB : Oui, dans le cas de Mogadiscio. Je pense que maintenant, si tu es blanc, tu ne sors pas de l'aéroport sans gardes du corps. En même temps, cela représente aussi un investissement énorme pour les journaux. Il semble que le New-York Times dépense 200 ou 300 millions de dollars par an pour le "newsgathering" - le coût de production de l'information.

EL : Certainement la presse est plus intéressante au niveau de la diffusion, mais le musée, grâce à l'espace qu'il offre, ne te permet-il pas de mieux approfondir le message que tu cherches à transmettre?

MB : Oui. Les deux doivent, à mon avis (et c'est enfoncer une porte ouverte), être complémentaires. On ne peut pas substituer le musée à la presse, comme ont pensé pouvoir le faire un certain nombre de photographes. Il y a des savoir-faire très spécifiques dans la presse... Approfondir un message implique, en amont, des moyens, financiers, d'accès, des outils intellectuels, bref, une structure, qui n'est pas forcément celle d'une institution culturelle - ce qui ne signifie pas qu'il est impossible de subvertir les structures existantes...

Matthias Bruggmann, _MG_1792, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

EL : Ne t'imaginerais-tu pas faire le texte et les images d'un même article de presse?

MB : Je l'ai fait, mais ça me dérange, au même titre que la mode des journalistes à qui l'on veut apprendre à faire de la photo. C'est important d'avoir plusieurs points de vue, plusieurs opinions. Leur croisement apporte énormément. En plus, je ne sais pas écrire, enfin, ce n'est pas mon travail.

EL : Les personnes que tu as rencontrées en Somalie étaient-elles ouvertes à la discussion?

MB : Oui. Cette vision des salopards d'Al Qaida qui ne veulent parler à personne et qui ont juste envie de nous tuer, c'est très réducteur. Tant qu'ils ont intérêt à communiquer, et donc à ne pas te tuer, tu peux parler avec de vrais salauds, avec de vrais monstres; et ils ont des choses à dire.

EL : Comment est-ce pour toi d'aller dans ces pays, ne rencontres-tu jamais le problème de te sentir étranger?

MB : Si, bien sûr.

EL : Comment gères-tu ce problème?

MB : Je n'essaie surtout pas de jouer à celui qui n'est pas étranger. Je suis un blond aux yeux bleus, suisse, qui est là pour comprendre leurs enjeux. Cette altérité est à mes yeux importante, et peut être un avantage.

EL : Est-ce important pour toi d'avoir cette conscience, depuis ici, de ce qui se passe ailleurs?

MB : Oui, pour moi c'est central. Surtout que tout est lié. Les conflits ailleurs sont financés ici. Ce n'est pas parce que ça se passe ailleurs, que ça ne nous concerne pas.

Matthias Bruggmann, _MG_2550, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

EL : En Irak, y avait-il aussi des photographes Irakuiens?

MB : Au début, il n'y en avait pas, du moins, qui aient de visibilité à l'extérieur. Ghaith Abdul-Ahad, qui est peut-être le photographe (et journaliste) Irakuien qui a le mieux tiré son épingle du jeu, a commencé comme "fixer" - c'est-à-dire comme traducteur. Pendant une bonne partie de la guerre, la plupart des photographies qu'on a pu voir du côté Irakuien étaient réalisées par des Irakuiens parce que c'était impossible pour les Occidentaux. Et maintenant qu'il est apparemment redevenu possible d'y travailler, les médias occidentaux s'en moquent parce que les Américains leur ont fait avaler leur retrait - alors qu'il y aurait encore 120'000 soldats.

EL : Ca a donc changé car avant les conflits étaient majoritairement couverts par des Occidentaux?

MB : Non, les photos qu'on voyait étaient majoritairement celles des Occidentaux, ce qui est très différent. Il y a toujours eu des bureaux, il y a toujours eu des agences. Mais ces images n'étaient pas diffusées dans la presse occidentale. Maintenant c'est vrai que ça change au niveau de la diffusion, mais ça peut poser problème. On l'a vu au Liban avec Adnan Hajj qui s'est amusé à clôner des leurres israéliens et raconter que c'était des missiles en 2005. L'a priori voulait éviter quelqu'un qui ait un intérêt politique ou idéologique dans un conflit donné, et qui mettrait en cause sa crédibilité d'observateur. Bien entendu, les ambiguïtés vont dans les deux sens, ça existe aussi avec les Occidentaux. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, par exemple, Eugene Smith était dans le Pacifique, il travaillait avec l'aviation et avait le poste du mitrailleur. Alors y était-il en tant que photoreporter ou en tant que militaire américain?

EL : Pour toi c'est important de ne pas mélanger l'aspect « acteur de la guerre » et photographe, as-tu besoin dès lors d'être en distance?

MB : De toute façon, on est acteur. On est là, donc on influe sur l'histoire. Enfin, pas l'histoire un grand H, mais la petite, celle qui s'écrit au présent. Je n'aime pas être entouré d'hommes armés qui me protègent, mais il y a des moments où c'est indispensable. Ça a des conséquences sur ce que tu vois, sur ce que tu peux montrer, sur plein de choses, bien sûr.

EL : Trouves-tu plus intéressant quelqu'un qui vient dans un lieu qui lui est étranger pour le photographier, ou quelqu'un qui est dans ce lieu et se met à le photographier?

MB : Je n'ai pas de réponse ferme sur la question. Une des choses importantes pour moi est au niveau de la communication avec le public, c'est-à-dire qu'on a un langage visuel qui est commun en Occident. C'est là où c'est plus difficile en venant d'autres cultures - les codes ne sont pas les mêmes. Un exemple est la Madone de Bentalha, qui était instantanément reconnaissable comme une Madone par un rédacteur photo à Paris, ou par un lecteur occidental, mais qu'Hocine Zarouar, le photographe algérien qui a fait l'image, ne l'avait pas identifiée comme telle au moment de la prise de vue - même si Hocine a été longtemps enseignant aux Beaux-Arts d'Alger, et qu'il semble donc surprenant qu'il n'ait jamais vu de madone. A cette dimension culturelle s'ajoute une dimension politique. Tu vas photographier de manière très différente ton propre pays qui se fait bombarder, qu'un pays qui t'est étranger. Dans le cas de la Géorgie, les meilleures photos ont été faites par des Géorgiens parce que ça a duré trois minutes et que pendant ces trois minutes, il n' y avait que des Géorgiens.

EL : Et photographier des morts ne te pose jamais de problème?

MB : Non. Je sais qu'il y a toute une ribambelle de chochottes qui se défendent de photographier les morts, pour qui ce ne serait pas digne, comme d'autres refusent cette idée pour des raisons de sensibilité. C'est très années 50. Il faut arrêter de se moquer du monde. C'est un corps, il est mort, enfin voilà. Ça fait partie du truc, ça ne me pose absolument aucun problème.

EL : En photographiant la mort, ne cherches-tu pas à montrer du spectaculaire? Ou cherches-tu simplement à montrer ce que tu as vu?

MB : Oui, c'est un mort. Il y a un mort. Il est bien mort. Ca fait partie de la vie, et ça arrive plus souvent pendant les guerres.

EL : Que penses-tu, par exemple, de l'installation photographique d'Alfredo Jaar, *Real Pictures* (1995) composée de boîtes noires posées au sol et sur lesquelles sont inscrites les légendes des images qu'elles contiennent, des photographies qu'il aurait prises des atrocités au Rwanda?

MB : Je trouve que c'est très bien. Seulement, j'ai un énorme problème avec les trois visions schématiques du photojournalisme dans le travail d'Alfredo Jaar. La première étant la vision du journaliste qui ment, qui ne dit pas la vérité, qui cache des choses. Ensuite, il y a une deuxième position qui était le travail qu'il a fait sur Meiselas où il joue de la flûte à bec, où le photojournalisme est quelque chose qu'on peut exploiter pour en faire de l'art, ce que je trouve un peu méprisant quand même – l'œuvre est une vidéo de Jaar soufflant dans un instrument devant une photo de Meiselas d'un clarinettiste sur une barricade devant des hommes en armes ; l'œuvre date de 1979 et il en a parlé à Meiselas en 2007. Il y a aussi son travail sur Kevin Carter, un photographe sud-africain qui s'est suicidé après avoir été récompensé pour une photo d'un enfant mourrant de faim et derrière lequel se tient un vautour. Jaar fait une installation avec des flashs face au spectateur et la photo de Carter, qui raconte l'histoire et termine sur une répétition de "Carter. Kevin Carter." Jaar semble enfin avoir trouvé le bon photojournaliste, à savoir le photojournaliste mort, qui se suicide de honte de son travail. Ces réserves mises à part, j'ai un énorme respect pour le travail de Jaar. Je trouve son travail sur Newsweek très juste et très pertinent, mais en même temps, il y a une espèce de liberté ou de licence artistique, en particulier dans le non-dit, qui me dérange au niveau du respect des faits.

EL : Dans son livre *Devant la douleur des autres*, Susan Sontag prétend que depuis la Guerre du Vietnam, les photographes ne se permettent plus de truquer, de mettre en scène leurs images, supposant que cela serait dû au fait que la présence des équipes télévisées ne permettrait plus au photoreporter de travailler seul dans son coin, et qu'il serait donc ainsi forcé à une plus grande probité. Que penses-tu de cette idée?

MB : La télévision n'empêche rien à cela. Parfois ce sont eux qui se permettent des mises en scène. « Vous vous mettez là, vous me refaites cela, etc… ». Je dirais que le contexte de mise en scène a changé, la conscience de l'image est de plus en plus grande, telle que dans certains cas, les personnes qu'ont photographies se mettent en scène elles-mêmes.

EL : Mais comment éviter cela?

MB : Tu ne fais tout simplement pas la photo, c'est très simple. Tu ne la fais pas, ou alors tu montres le groupe de 25 photographes en train de photographier la grand-mère qui pleure devant l'immeuble en train de brûler à Gori (Géorgie). C'était ridicule, dès qu'il n'y avait plus de photographes, elle arrêtait de pleurer. Je n'ai aucune idée si elle habitait dans l'immeuble en question (il y en a très peu qui ont brûlé à Gori, contrairement à ce qu'a raconté BHL depuis l'extérieur de la ville), si elle avait l'impression de contribuer à l'effort de guerre de son pays, ou si elle était tout simplement dingue. Juste que dans ces circonstances, j'ai suffisamment l'impression d'être manipulé pour n'avoir aucune envie de faire l'image, et dans tous les cas, pour éviter à tout prix de la diffuser.

EL : Les personnes sont de toute façon conscientes d'être photographiées, comment fais-tu pour éviter cela?

MB : Je suis visible, c'est inéluctable. J'essaie seulement d'être le moins dérangeant possible.

EL : Prends-tu du temps?

MB : Oui, tu laisses les choses se dérouler, mais ce n'est de toute façon pas beaucoup de temps, 5-10 minutes. En général, ils t'oublient complètement.

EL : Parce que c'est une situation de conflit, non?

MB : Oui, bien sûr.

EL : As-tu vu des photographes de guerre réaliser des mises en scènes?

MB : Non, car une mise en scène est tellement tabou à ce stade. Tu es mis au ban par le groupe des photographes. Une accusation de mise en scène est probablement la chose la plus grave.

EL : Donc au niveau du groupe des photoreporters, il y a une éthique, il y a des règles à ne pas transgresser?

MB : Oui, et comme on travaille ensemble, on est souvent deux ou trois, tout finit par se savoir. On ne va donc pas se permettre de faire une mise en scène pour obtenir la meilleure image, parce que sinon, après, on ne travaille plus, point. C'est au même niveau qu'un journaliste qui bidonne un article. Pour répondre à ta question en te donnant un exemple, il y a eu un cas qui m'a rendu absolument fou de rage en Irak. J'étais donc dans le sud où il y avait des voitures pleines de réfugiés qui fuyaient Bassorah. A ce moment-là, on allait les photographier lorsqu'ils s'arrêtaient. Il est arrivé qu'un petit garçon, horrifié de me voir débarquer avec mon appareil photo, a paniqué et a sombré en larmes, le pauvre môme… J'ai du coup immédiatement baissé mon appareil, j'ai fait un sourire et j'ai fait comme j'ai pu pour montrer à la mère que j'étais vraiment désolé. C'est là que je sens un énorme coup d'épaule, et le gamin flipper encore plus en voyant débouler Peter Turnley, un photographe américain. Je suppose que Turnley avait dû voir le môme pleurer, me voir baisser le boîtier pour le calmer, et décider qu'il avait besoin d'une photo d'enfant totalement tétanisé. Je lui ai demandé pourquoi il faisait cela et lui de me répondre « oui, mais quand même, tu sais, pour l'Histoire. L'enfant, lui, il m'aura oublié dans cinq minutes. ». Déontologiquement, on est à la limite de la mise en scène, et humainement, c'est absolument immonde.

EL : Comment gères-tu tout ce que tu as vu, emmagasiné, lorsque tu rentres en Suisse?

MB : Pour moi, ce n'est pas réellement un problème, pour l'instant, ça
va. Je n'ai pas (trop) de symptômes habituels de stress post-traumatique, bien qu'il y en ait. Une part du stress vient des réflexes conditionnés, j'ai un problème par exemple avec les explosions de pétards. J'aurais tendance à avoir des réflexes "sécuritaires", surtout lorsque je viens de rentrer ; je calcule les voies de sorties possibles dans un restaurant ou je cherche une protection en dur si j'entends une explosion (pétard ou pot d'échappement) dans la rue... Et puis un peu de retrait affectif aussi. Il ne faut pas oublier que la position des "observateurs" est très, très privilégiée par rapport aux populations. Nous avons toujours le choix de partir. Je ne me suis jamais retrouvé dans une situation dont il était absolument impossible de sortir, sans rien à manger, et à être pourchassé, ce qui est le cas des populations civiles dans toutes les guerres ; ou à devoir aller sur une mission dangereuse, mal planifiée et inutile, comme c'est le cas pour tous les combattants, dans toutes les guerres. Ce que j'ai vécu n'est rien à côté de ce qu'a vécu la majorité des demandeurs d'asile.

Matthias Bruggmann, _MB_01939, Haïti, 2004 (→ infos)

EL : Au niveau politique, tentes-tu de dénoncer le fait, comme tu l'as dit précédemment, que c'est ici que l'on finance la guerre?

MB : Je ne dénonce pas, j'essaie d'en être conscient. Je ne photographie pas par idéologie. Je suis rationnel. Si quelque chose marche, je vais le dire, et si ça ne marche pas, je vais le dire aussi. Bien sûr, je vais être plutôt à gauche. Mais il y a une grosse différence entre moi il y a dix ans et moi maintenant par rapport à mon point de vue sur la chose militaire et sur les soldats. Maintenant, je comprends tout à fait l'importance d'avoir une armée, l'importance du travail d'un militaire, et je respecte tout à fait le travail d'un militaire. Ça ne me pose plus de problème.

EL : Comment ta position a-t-elle évoluée?

MB : En les côtoyant, tu comprends leur réalité et leur manière de penser, qui n'est bien entendu pas la mienne. Même si je ne sais toujours pas pourquoi les soldats américains sont en Guerre avec l'Irak, mais voilà…

EL : Alors sont-ils utiles, les Américains, là-bas?

MB : La situation est nettement pire maintenant qu'elle ne l'était avant. Spécialistes et Irakuiens se rejoignent sur la question. Il peut y avoir de terribles contradictions. Pour un pays comme la Somalie, la position de gauche serait plutôt de défendre le gouvernement de transition et d'aller contre les islamistes. Pourtant le gouvernement de transition est très corrompu, il a fait énormément de dégâts, je pense donc qu'il ne faudrait pas les soutenir. Les islamistes, quant à eux, ont apporté une solution locale à un conflit. A l'époque, il aurait été possible de parler avec eux et de permettre un pas dans la bonne direction, c'est-à-dire une solution intermédiaire au conflit. Dans ce contexte-ci, il fallait soutenir des islamistes. Même chose avec les talibans en Afghanistan. C'est tout à fait impossible de faire la paix en Afghanistan sans parler aux talibans, et c'est tout à fait irréaliste de penser qu'on va gagner en bombardant.

EL : Combien de temps séjournes-tu dans ces pays en conflit?

MB : Ca dépend. En Irak, je suis resté pas mal de temps au contraire de la Somalie. C'est maximum dix jours, ensuite ça devient vraiment très très dangereux.

Matthias Bruggmann, _MB_00827, Haïti, 2004 (→ infos)

EL : Aimerais-tu y retourner?

MB : Bien sûr, mais ça dépend où. Il y a des pays avec lesquels tu as plus d'affinités qu'avec d'autres. J'aimerais beaucoup retourner en Irak, je retourne régulièrement en Somalie, j'aimerais beaucoup retourner en Afghanistan. En Haïti, je n'ai pas trop envie, Israël non plus. Ce sont des conflits totalement bloqués. Il n'y a absolument pas de solutions, quoi qu'il se passe et pour encore un long moment. Le problème israélo-palestinien va plus loin que la vengeance qui répond à de la vengeance. Les Israéliens comme les Palestiniens sont à peu près aussi corrompus les uns que les autres. Ils ne veulent pas faire la paix, alors qu'ils se fassent la guerre. Si la population de Mogadiscio a pu renverser les chefs de guerre, qui étaient autrement plus féroces que leurs pendants palestiniens, les Palestiniens ne devraient pas avoir trop de problèmes avec la Hamas et le Fatah. Des deux côtés des partis en conflit, les gouvernements sont les grands gagnants. Et les civils sont dans la complainte. La bureaucratie israélienne déteste les journalistes occidentaux qu'ils présument automatiquement coupables de sympathie pour les populations qu'ils oppriment. Le conflit est sur-couvert - Jérusalem est la ville avec le plus de journalistes par habitant au monde, sur-idéologisé à l'extérieur, c'est stérile, et je n'ai aucune envie de risquer ma vie pour ça - sauf si la situation évolue énormément, dans un sens ou dans l'autre, bien entendu. Haïti, c'est un désastre écologique majeur. Ils ont foutu en l'air tout leur pays. Là non plus, rien à faire, situation bloquée. Là aussi, énormément d'aide internationale, ça donne l'impression que les Américains envoient de la bouffe pour contenir le problème et éviter trop de réfugiés. Il y a un business d'enlèvement de blancs, une histoire qui a été racontée des milliers de fois et qui réveille ma misanthropie, le tout dans un endroit très à la mode dans les milieux gauchisants des campus américains, qui ne m'intéresse donc pas.

EL : As-tu l'impression de pouvoir écrire l'Histoire (la grande), avec tes images?

MB : Je ne sais pas, ce serait très prétentieux… Je veux vivre l'histoire, mais la petite me va très bien. Etre témoin et être dedans.

Matthias Bruggmann, _MB_01562, Haïti, 2004 (→ infos)

EL : As-tu plus l'impression de vivre la « grande Histoire » lorsque tu séjournes dans ces pays en conflit que lorsque tu es en Suisse?

MB : Oui, absolument. J'ai vécu des situations hallucinantes. Je me suis retrouvé dans le bureau de Bremer, le proconsul de Mésopotamie que les Américains avaient mis à cette place, avec les généraux Polonais qui viennent lui faire des courbettes…

EL : Tu la vis plus que tu es sûr de pouvoir l'écrire?

MB : La vivre, c'est ce que j'essaie en premier lieu. Il s'agit bien en tant que photographe d'être là. Transcrire les faits, c'est mon travail. Mais il ne m'appartient pas de décider si ces faits entreront dans la grande Histoire. Ce sont d'autres instances qui en décident.

EL : Quelle importance accordes-tu à l'esthétisme de tes images?

MB : La qualité formelle est très importante, et ça ne me pose absolument aucun problème de faire une belle photo.

EL : Retravailles-tu les couleurs de tes images ensuite?

MB : Oui.

EL : Est-ce permis chez les photoreporters?

MB : Oui, tous le font. Par contre, tu ne vas pas retirer des éléments d'une image. Tu ne sors pas l'outil tampon… Tu ne vas pas rajouter, tu ne vas pas enlever. C'est ce qu'il y a dans l'image, point. Tu n'altères pas le contenu, ce que tu peux faire, c'est faciliter la lecture en modifiant lumières et couleurs. Mais ça reste, et ça doit rester, du journalisme, du document. Le contrat de confiance que tu as avec le lecteur est que tu n'ajoutes ni enlèves des éléments. C'est la base.

EL : C’est bien cet esthétisme qui fait rentrer tes images dans les musées, non?

MB : Non, non. Ce qui fait rentrer mes images dans le musée, c’est le rapport à l’art contemporain. Ce qui est très différent. Mes images, lorsqu'elles rentrent dans l'art contemporain, se réfèrent à ses enjeux et à ses codes. Tu peux toujours dire que c’est de l’esthétisme, mais la forme découle toujours d’une démarche.

EL : Te sens-tu plus dans la filiation du photojournalisme ou de l’art contemporain, ou des deux à la fois?

MB : Je suis entre les deux. Au niveau de ma manière d’opérer, je vais être plus proche d’un photojournaliste, sur le terrain. Mais en amont je suis plus comme un artiste contemporain, avec une démarche formalisée, une réflexion sur le médium qui existe beaucoup moins chez les photographes de presse.

EL : Quelle est ta réflexion sur le médium photographique?

MB : En résumé, premièrement, on ne peut plus représenter le monde tel qu’on le représentait il y a un siècle. Il faut donc chercher des manières différentes de le faire. Deuxièmement, le photojournalisme doit être inscrit dans l’art contemporain, et pas être inscrit comme une espèce d’art appliqué, comme un espèce de monde autarcique. Etant donné le côté appliqué, et historiquement autarcique, du photojournalisme, je me demande par contre s’il ne s'inscrit pas dans une histoire séparée, à la fois de l'histoire de la photographie documentaire au sens où l'entend quelqu'un comme Olivier Lugon, et de la photographie d'art (ou de la photographie dans l'art). Le parcours qu'il y a entre Sander et Gursky est beaucoup plus vaste, beaucoup plus intellectuellement formalisé également que ce qu'il y a eu entre Capa et Nachtwey, par exemple... Puisque les clefs du médium, et de l'évolution du médium, sont dans l'art contemporain. C'est, à mes yeux, en arrivant de l'extérieur et en noyautant le photojournalisme que l'on arrivera à en faire quelque chose d'intéressant et de contemporain, et pas en cherchant à recycler des photojournalistes dans l'art... Y compris en jouant de la flûte à bec au-dessus de leurs photos.

EL : Ne crains-tu pas, que si ton travail rentre trop dans l’art contemporain, il devienne trop élitiste, c'est-à-dire trop réservé à un certain public?

MB : Le public qui lit un magazine est aussi réservé. Disons qu'il y a deux niveaux de lecture : un niveau de lecture d’art appliqué, de composition de l'image, qui permet la compréhension du message, et un autre niveau, celui de l'art contemporain, lié aux références. En ce qui concerne le deuxième niveau de lecture, je ne me fais absolument pas d’illusions. Le plus important reste encore pour moi de permettre la compréhension.

EL : L’appareil photo te permet-il, lorsque tu es dans ces conflits, de gérer ce que tu vois?

MB : Oui, certainement. D'un côté par rapport aux autres acteurs : j'ai une légitimité à être là, si tu veux. Ça légitime ma présence. J'ai un rôle. Je ne suis pas là pour juste regarder ce qu’il se passe, mais aussi pour le transmettre. Ensuite à un niveau personnel, où l'appareil permet un processus de mise à distance et d'intellectualisation de ce que je vois, et me protège donc de cet environnement.

À la fin de l’interview, je demande à Matthias s’il aimerait une fois essayer de réaliser un travail en Suisse, lié à la guerre et au financement de la guerre. Il me répond que oui, mais qu’il n’a pas encore trouvé comment.
Élisa Larvego

Matthias Bruggmann, _MG_3190, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

EXPOSITION

Matthias Bruggmann, _MG_3002, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

Matthias Bruggmann, _MG_2271, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

Matthias Brugmann. Photographies
Galerie Polaris, Paris, 14 novembre au 22 décembre ; vernissage samedi 14 novembre, 14h – 20h
www.galeriepolaris.com

La Galerie Polaris expose Yto Barrada, Stéphane Couturier et Matthias Brugmann au Salon Paris Photo, Carrousel du Louvre, Paris, du 19 au 22 novembre.

Pour plus d'informations sur Matthias Brugmann, voir notre portfolio, P5 et l'entrevue, P42

Matthias Bruggmann est membre de NEAR.

Matthias Bruggmann, _MG_1215, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

Matthias Bruggmann, _MG_1063, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

Matthias Bruggmann, _MG_1426, Somalie, 2006-2009 (→ infos)

Matthias Bruggmann, _MG_2858, Somalie, 2006-2009 (→ infos)